

Conte de la **vie réelle**

Peinture, dessin, sculpture... Le jeune Jo s'empare des techniques de médiation proposées par un infirmier pour travailler sur ses peurs et ses blessures, et se construire progressivement.

■ Quand on utilise le subterfuge du conte pour raconter la vie, c'est sans doute qu'elle est pire qu'une histoire, peuplée de monstres inquiétants, d'aventures terrifiantes et que la moralité de l'histoire, définitive ou provisoire, c'est qu'il faut surtout « sauver sa peau ». C'est ainsi qu'il était une fois, et pour toujours, un petit poussin nommé Jo...

J'ai rencontré Jo à l'hôpital de jour de pédopsychiatrie. Il venait d'avoir 11 ans, arrivait de Picardie et vivait seul avec sa mère, séparé définitivement de ses trois sœurs qui avaient mis en cause cette dernière pour diverses maltraitances physiques et sexuelles. Certaines familles démoniaques, blessées par la vie, ressemblent à ces tribus des légendes anciennes. Le désespoir guide les actes les plus insensés. Jo racontait parfois que sa mère était une ogresse, si proche de lui qu'il avait l'impression de « vivre dans son ventre ». Les ogresses de la vie réelle ne mangent pas leurs enfants. Elles ont été tellement meurtries et humiliées, elles ont tant souffert qu'elles se sentent très peu différentes de leurs enfants. Si elles les dévorent, c'est uniquement dans leur tête pour ne jamais en être séparées.

TISSER DU LIEN

Dans un premier atelier d'art-thérapie, Jo utilise le collage, avec des images de femmes dévêtues, fruits d'une recherche et d'une représentation autour de la féminité. Ses productions sont si crues, avec

Jacques PÉGAT

Infirmier de secteur psychiatrique,
art-thérapeute, Service de pédopsychiatrie,
CHR Anancy (74).

© Gina Sanders - Fotolia.



peu de possibilités de s'en écarter, de s'en détacher, que nous supprimons tous les catalogues de mode féminine. Il parle beaucoup de religion et invente même des cantiques, peut-être à la recherche d'un père... Mais religion, faut-il le rappeler vient du latin *religere* qui veut dire « relier ». Relier, reliance, lien. Nous ne tissons que des fils invisibles entre les uns et les autres. Libéré de ses images trop envahissantes et excitantes (autour des sujets féminins), Jo invente pendant plusieurs séances l'histoire d'un petit poussin. À sa demande, je lui apprend à réaliser le petit poussin à partir d'une tâche jaune et ronde, symbolisant l'œuf. Ne sommes-nous pas toujours engagés dans des actes et des paroles à portée symbolique? Séduit par cette technique, il s'approprie rapidement son sujet. Anne Brun (1) rappelle qu'un enfant ne s'empare d'une technique de médiation que si elle lui correspond et lui permet de travailler sa problématique. De semaine en semaine, je suis les tribulations de l'animal : *Le Petit Poussin à l'hôpital* (comme Jo quelques jours auparavant) ; *Le Petit Poussin part à l'aventure* ; il se met en quête de son père et devient *Le Petit Poussin Poucet* qui poursuit cahin-caha ses extravagantes découvertes. L'histoire se poursuit jusqu'au départ de Jo fin juin pour un Institut médico-éducatif (IME) de la région. Il lui est imposé également un suivi individuel au Centre d'activité thérapeutique à temps partiel (CATTP), où j'exerce par ailleurs, pour maintenir ce lien tenu mais essentiel et poursuivre ce travail d'expression autour de la peinture, du dessin, de la sculpture. Son accord reste mitigé, marqué par le sceau de l'obligation. Pour comprendre la particularité du suivi thérapeutique au cours d'une médiation artistique, je vous propose trois séquences qui illustrent les « processus de transformation » selon Jean-Pierre Klein (2). Pour ma part je privilégie la notion de mouvements.

PERDRE DU TEMPS ?

Quelques mois se passent, le printemps réveille les sens. Jo arrive ce matin avec « la tête dans le sac », dans l'eau trouble des malheurs à répétition, comme si la main du destin la replongeait chaque fois qu'elle tente de remonter à la surface. Il broie du noir, exprime également sa jalousie vis-à-vis d'un autre enfant dont le transport est assuré par un taxi.

Il est grincheux, se sent incompris, lui qui doit venir en car d'une ville voisine. Et c'est vrai qu'il vient de loin, tous les mercredis, pratiquement sans exception. Son corps l'embarrasse, il a grandi trop vite, c'est un corps qui l'agite, sa peau irritée le démange. Son corps a été victime d'agressions sexuelles par un ami de celui qui à l'époque faisait office de beau-père. Le placement provisoire de Jo en famille d'accueil a vu se renouveler ces sévices, ce qui a amené à son retrait. On retrouve ainsi, comme souvent en psychiatrie, cet aspect répétitif et circulaire des situations. Tout recommence à nouveau, tout se ressemble, les masques sont toujours les mêmes, comment cela pourrait-il changer ?

Ce jour-là, Jo rouspète contre le car qui le dépose à la gare parmi l'agitation des départs et des retrouvailles, des familles, de la foule, le laissant solitaire et sans bagage. Sur le quai ne restent que les ombres des voyageurs immobiles, ceux qui ne partent pas ou prennent le mauvais train... Sa mère loge juste à côté avec un nouveau compagnon, mais elle ne veut plus le voir. Avant de débiter l'atelier, je lui propose toujours un petit café ou un verre de sirop, un entre-deux, un espace entre le dehors de ses préoccupations et le dedans du soin, une pause conviviale. Parfois il s'en saisit, parfois non. Là, Jo se détend un peu et me révèle qu'il est convoqué devant le juge des enfants, suite à ses révélations au psychiatre et que cela l'angoisse. Il sollicite aussi un rendez-vous avec le médecin et demande une lettre pour l'expertise. Ma présence lui sert d'appui ; il me montre aussi ses compétences d'organisation et d'anticipation. Libéré, Jo descend ensuite à l'atelier et reprend son travail avec la terre, médium malléable par excellence, qui permet une certaine régression, et reste particulièrement intéressante pour ce qui se joue autour de la destruction-reconstruction, du faire-défaire-refaire. À cette période, Jo construit beaucoup de trains, des TGV, des gares, des parkings et de minuscules personnages. Il me demande : « *T'as déjà pris le TGV? Moi je l'ai pris il y a trois ans avec ma mère.* » Il me regarde ensuite bien dans les yeux : « *T'as pas besoin de savoir où on allait.* » Puis il reprend son mode-lage. Le temps n'existe pas, c'est un temps définitivement oublié, et il ne sert à rien d'essayer de le rattraper... C'est un moment perdu, qu'on peut retrouver un instant par la création, temps de l'éternelle

mémoire. Avant de partir, Jo sort une orange de sa poche, la partage et m'en propose la moitié. « *La terre est bleue comme une orange* », a écrit Paul Éluard (3) bien avant que les hommes ne deviennent cosmonautes. Je le raccompagne comme d'habitude et devant le perron de l'institution, je lui lance avec un peu de malice : « *Ne te trompe pas de train!* » Il me répond en souriant : « *T'inquiète pas, je ne prends que le car.* »

TRAVAILLER EN CREUX

Jo a maintenant 13 ans passés, l'adolescence bouscule les sens. L'été s'approche avec ses brillances. C'est le moment où les services sociaux interviennent, toujours très voire trop soucieux d'un maintien des liens « familiaux ». Ils organisent puis finalisent un voyage de retrouvailles entre Jo, ses sœurs et celui qui aurait joué un rôle paternel dans son enfance. Effet catastrophique, Jo est placé dans un conflit de loyauté vis-à-vis de sa mère, un petit épisode délirant survient avec culpabilité et persécution. Jo a encore besoin du psychiatre pour réajuster le traitement et je joue à nouveau mon rôle d'infirmier pour surveiller d'éventuels effets secondaires. C'est cependant une période paisible qui permet de travailler sur l'histoire, de revenir en creux sur le passé, de remembrer les parcelles éclatées. Jo souhaite depuis longtemps utiliser la linogravure (gravure sur linoléum). Il réalise de nombreuses reproductions d'un lac des environs et des montagnes. Seule erreur technique, que nous corrigeons, son prénom est inversé (gravé « normalement », il se retrouve à l'envers à l'impression). L'art, l'activité artistique est une étrange histoire de double et de miroir.

Au même moment, Jo fugue un soir de l'IME après une dispute et des remontrances. Il longe de nuit les bords du lac, rêve de retourner chez sa mère, avant d'être retrouvé. La vie à l'envers, la vie à l'endroit ; l'errance, la vie toujours devant soi comme un drôle de miroir.

JOUER ET DÉJOUER

Vers la mi-septembre de cette même année, nous reprenons le rythme hebdomadaire des séances et constatons (avec les différents partenaires) une évolution de Jo très favorable tant au niveau social, relationnel qu'en terme d'apprentissage. Mon optimisme, souvent modéré, est à son comble, voilà un cas qui illustre parfaitement les bienfaits du soin psychique en

général et de l'art-thérapie en particulier ! Pourtant, début octobre, Jo arrive très tendu et renfermé sur lui-même, un comportement qui avait disparu depuis longtemps. Durant la pause-café, où je l'accueille, il m'indique vouloir me raconter quelque chose mais attendre d'être à l'atelier. Besoin de sécurité, notion d'espace plus intime, crainte d'être entendu par d'autres... Très positivement, je me dis : « Très bien, il y a séparation des espaces publiques, privés et intimes », en référence à un célèbre article d'André Carrel (4). En réalité, Jo a surtout besoin d'un espace sécurisé pour me confier son secret. Il a volé de l'argent dans la pochette du taxi, n'a pas été vu puis a tout dépensé. Ensuite, il a tout avoué aux éducateurs de l'IME. Il est habité par un remords très fort et la crainte du juge. Il m'explique son vol par le fait que sa mère manque cruellement d'argent, qu'il aimerait l'aider et qu'il n'a jamais d'argent de poche. Délaissant l'activité prévue, je lui propose alors d'imaginer une scène de théâtre avec un juge, un éducateur et un voleur nommé « Monsieur Chut ». Jo invente les répliques des personnages et nous interprétons tout à tour les différents rôles. Au cours de ces saynètes, Jo insiste sur le juge qui frappe du marteau et annonce : « Fin de séance ».

Les objets de la médiation restent particulièrement malléables, c'est « l'esprit du concept » inventé par Margareth Milner (5) et repris par René Roussillon (6). Tout peut être utilisé et transformé, ici comme ailleurs, avec parfois « le hasard (qui) rencontre la réalité et devient prémisses à la métaphore » (Jean Oury, 7). Le pointillé du soin se poursuit donc, grâce au jeu : « L'interprétation quand le patient n'a pas la capacité de jouer, c'est de l'endoctrinement. Si le patient ne peut jouer, il faut faire quelque chose pour lui permettre d'avoir la possibilité de jouer. Le jeu est essentiel, parce que c'est en jouant que le patient se montre

créatif » (Winnicott, 8). Le soin qui utilise l'art-thérapie se nourrit de notre part de savoir et d'insouciance, de ce reflet éternel d'enfance, de cette capacité de jeu et de transformation qui changerait l'objet (médiatisé, symbolique ou de relation) en signe visible et communicable. Il fait appel aussi à cette partie qui demeure à soigner en soi et qui éclaire fortement nos actes de soignants. Les patients restent toujours si peu patients et les acteurs thérapeutiques si théâtraux dans leur volonté d'aide et de soin, dans leurs espoirs d'amélioration... Nous exerçons avec nos parcelles d'ombre et de lumière qu'il faut conjuguer avec la langue qui nous est propre et reste vivante en nous. C'est à la visite d'un musée intime que nous convions et sommes conviés. Il ne s'agit pas de proposer un modèle unique, une reproduction stérile mais plutôt un parfum, une musique du possible. Le soin est bien ce mouvement qui va de soi à l'autre, des différents objets que l'on porte à l'intérieur de sa pensée et qui vont rencontrer ainsi d'autres représentations et figurations. Et pourtant sans effet boomerang, tout ceci nous revient comme une fugue, une chansonnette jadis oubliée et retrouvée.

POUR NE PAS CONCLURE

J'ai suivi Jo jusqu'à ses 18 ans, âge fatidique pour la suite de la prise en charge. La majorité, en effet, marque l'arrêt du suivi thérapeutique en pédopsychiatrie. Nous avons pu néanmoins achever l'année scolaire entamée et anticiper la fin. Au cours d'un long travail de sculpture sur siporex (pierre tendre et friable), Jo réalise entre autres un magnifique dauphin. La fin programmée, préparée tranquillement, il ne manque aucune séance malgré divers bobos et petits troubles somatiques dont il me fait aisément part. Il va beaucoup mieux physiquement et psychologiquement, lui qui pendant des années avait l'habitude de se blesser, de se cogner, de se casser.

Dernière séance. Petite cérémonie des adieux, moment de nostalgie, de tristesse retenue pour lui comme pour moi, teintée d'humour en rapport avec tous les événements vécus ensemble. De toutes ses réalisations, Jo n'emporte que la sculpture du dauphin, il a souvent mentionné l'entière liberté de cet animal. Il part aussi avec une petite aquarelle représentant le lac et les montagnes que j'ai réalisée pour lui. En lui offrant, je lui rappelle que c'était le paysage qu'il avait devant les yeux en venant et en repartant pour nos séances hebdomadaires.

Je n'ai plus jamais eu de nouvelles de Jo. Le dauphin, je pense, continue à faire le dos rond face à l'adversité de la vie. J'espère également que Jo développe cette résistance, cette résilience au malheur (9) et que l'art, même avec un tout petit « a » est une fenêtre salvatrice, nichée peut-être dans les paroles d'une chanson, la scène d'un film, la reproduction d'une œuvre, la poésie indicible de la nature... En réalité, même après trente ans de travail, je me rends compte que je ne sais pas grand-chose. Chaque enfant, chaque rencontre continue de m'enrichir, ce sont eux qui m'enseignent un savoir incertain, celui de la découverte de l'humain.

1- Brun A. Médiation picturale et psychoses infantiles, Dunod, 2007.

2- Jean-Pierre Klein. Penser l'art-thérapie, PUF, 2012.

3- Paul Éluard, L'amour, la poésie, 1929.

4- Carrel A. L'intime, le privé et le public. Le secret, la discrétion et la transparence, in L'enfant, la parole et le soin, Eres, 2004.

5- Milner M. L'inconscient et la peinture, PUF, coll. Le fil rouge, 1976.

6- Roussillon R. Le médium malléable, in Paradoxes et situations limites de la psychanalyse, PUF, 1991.

7- Oury J. et Depussé M. A quelle heure passe le train... Conversations sur la folie, Calmann-Lévy, 2003.

8- Winnicott D.W. (1971). Jeu et réalité, Gallimard, 1975.

9- Cyrulnik B. Le vilain petit canard, Odile Jacob, 2001.

Résumé : Hospitalisé en pédopsychiatrie, le jeune Jo, qui a subi de multiples violences dans son enfance, entame un parcours de soin avec des ateliers d'art-thérapie. Utilisant plusieurs techniques de médiation, l'auteur, infirmier de secteur psychiatrique, décrit les mouvements qui se sont opérés au cours de cette prise en charge.

Mots-clés : Adolescent – Art-thérapie – Cas clinique – Médiation thérapeutique – Pédopsychiatrie – Relation thérapeutique – Médium malléable.